Parlers jersiais et parlers bas-normands

Autor(en): **Spence, Nicol**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **67 (2003)**

Heft 265-266 : **a**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-400064

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PARLERS JERSIAIS ET PARLERS BAS-NORMANDS

1.1. Comme on le sait, les Iles Anglo-Normandes sont restées anglaises lorsque Jean Sans Terre céda la Normandie continentale à Philippe-Auguste en 1204. Le sort des îles est resté incertain pendant assez longtemps, et des invasions et des occupations par les Français n'ont pas manqué au cours des siècles. Les îles sont pourtant restées fidèles à la couronne anglaise, tout en gardant le statut assez particulier dont elles jouissent encore, et qui leur a permis, entre autres, de ne pas appartenir de nos jours à l'Union Européenne, tout en jouissant de la plupart des avantages qu'elle offre.

1.2. Les liens ecclésiastiques, juridiques et commerciaux entre les îles et le continent sont restés étroits pendant bien longtemps. Ce n'est qu'après la Réforme que Jersey a cessé d'appartenir au diocèse de Coutances. Le droit coutumier normand continue à jouer un rôle à Jersey, ce qui n'est plus le cas en Normandie. Le système de gouvernement comprend une administration (les États) présidée par un «Bailli» qui est à la fois le chef juridique et législatif. Quelques anciens fiefs survivent encore, et leurs seigneurs sont appelés à jouer un rôle cérémonial lorsque le souverain ou la souveraine est en visite.

1.3. Surtout, les îles sont restées francophones pendant bien des siècles. Cela n'a rien de surprenant: leur histoire les reliait au Duché de Normandie, et leur statut particulier ne les obligeait pas à s'intégrer étroitement à l'Angleterre. Elles étaient bien plus proches culturellement et géographiquement de la France que de l'Angleterre, qu'il était bien plus difficile de gagner avant l'introduction de moyens de transport modernes au XIX^{e} siècle. La toponymie est restée surtout française (ou parfois norroise), ainsi que les noms de famille typiques des «vrais» Jersiais et Guernesiais.

1.4. Jusqu'au XIX^{e} siècle, l'anglais était une langue que certains Jersiais apprenaient pour des raisons professionnelles ou culturelles: leur langue maternelle restait le français, surtout sous la forme des parlers normands de l'île. Dans son livre *An Account of the Island of Jersey,*

publié en 1817, William Plees indique que si le français était la langue des cours de justice, de l'administration et du culte protestant, même les gens bien parlaient le jersiais, «comme le dictait la coutume», plutôt que ce que les patoisants appellent toujours «le bouon français». Plees, qui a passé plusieurs années à Jersey, ajoute un détail intéressant: les parlers des différentes paroisses auraient varié à tel point que le jersiais aurait eu «plus de dialectes que l'ancien grec» (PLEES 1817: 51). La langue écrite était évidemment le «vrai» français.

1.5. L'évolution des parlers jersiais a dans l'ensemble suivi les mêmes chemins que ceux du Cotentin voisin[1]. Il ne s'agit pas seulement de leurs origines communes, mais d'un parallélisme surprenant dans l'évolution de certains traits qui sont de loin postérieurs à la séparation politique au début du XIII^{e} siècle. Les liens avec l'Angleterre sont devenus plus étroits à partir des premières décennies du XIX^{e} siècle, avec, entre autres, la présence d'une garnison importante de soldats anglophones pendant les guerres contre la France révolutionnaire et napoléonienne, l'introduction des bateaux à vapeur dans les années 30 du siècle et une immigration importante d'anglophones après les guerres.. Cela ne veut pas dire que les contacts avec la Normandie, qui jusque-là avaient été vivaces, sauf en temps de guerre, aient cessé. Des services réguliers entre les îles et le Cotentin ont continué à fonctionner au cours du XIX^{e} siècle, assurés par des bateaux à vapeur (voir «Le départ pour Jersey» du peintre normand Guillaume Fouace datant de 1875 environ). Les contacts agricoles, commerciaux et professionnels étaient encore plus importants que de nos jours, où les yeux se tournent surtout vers la Grande-Bretagne. Pourtant, ces contacts n'ont concerné qu'une minorité de marchands, de pêcheurs et marins, et parfois, de membres des professions libérales: la grande majorité des Jersiais ruraux ne quittaient leur paroisse natale que pour une rare sortie en ville. Les parallélismes dans l'évolution des parlers restent assez surprenants. On est donc tenté de les attribuer en bonne partie à des similarités entre les systèmes d'articulation des parlers bas-normands qui ont déterminé les traitements en question. En ce qui concerne l'évolution de la consonne [r], par exemple, celle-ci a subi des modifications

(1) Les parallélismes dans l'évolution des parlers jersiais et bas-normands m'ont intrigué depuis longtemps: j'y ai consacré un petit article, «Jerriais and the Dialects of the Norman Mainland» dans le *Bulletin de la Société Jersiaise* en 1957, il y a presque 45 ans. Je reprends la comparaison avec plus de détails, puisque les travaux publiés depuis par des savants comme feu Fernand Lechanteur, René Lepelley et Patrice Brasseur ont fourni bien des renseignements supplémentaires au sujet des parlers normands.

relativement récentes dans des régions aussi éloignées l'une de l'autre que Jersey, le Val de Saire et la banlieue du Havre qui, tout en étant différentes, semblent résulter d'une faiblesse commune dans l'articulation de ce son (voir SPENCE 1957a, MAZE 1903: 31 et LEPELLEY 1976).

1.6. Cela ne signifie pas, évidemment, qu'il n'y ait pas eu de divergences importantes dans l'évolution des différents parlers. Comme l'a noté William Plees il y a déjà presque deux siècles, le jersiais varie d'une paroisse à l'autre, sans parler des différences qui séparent le jersiais du sercquiais qui n'est qu'un rejeton du jersiais, car Sercq a été colonisé au XVI[e] siècle par quarante familles venant de l'ouest de Jersey. Le sercquiais, par exemple, n'a pas connu l'assibilation de l'[r] intervocalique jersiais (SPENCE 1957a). Par contre, il a créé des diphtongues secondaires au contact des consonnes labiales que le jersiais ne connaît pas, et a été plus conservateur dans le maintien des consonnes finales et celui de «l mouillé» (au jersiais [jɛ] «lit» correspond donc le sercquiais [λɛt]).

1.7. Il faut tenir compte d'un facteur spécial séparant les parlers jersiais contemporains de ceux de la Basse-Normandie. C'est le fait que le jersiais coexiste de nos jours surtout avec l'anglais, tandis que les parlers normands du continent subissent l'influence du français. Le bilinguisme avec l'anglais a progressivement réduit le nombre de Jersiais normannophones, mais les patoisants qui restent parlent un dialecte qui est sans doute plus archaïsant que les parlers de la Basse-Normandie, qui sont ouverts à une francisation progressive. Le nombre de personnes dont le jersiais a été la langue maternelle s'est probablement réduit à environ 2.500 personnes[(2)], sur une population de 87.000, mais parce que l'in-

(2) Le recensement de 1989 a enregistré 5.720 réponses affirmatives à une question demandant si on parlait le jersiais. De ceux qui ont répondu, 89 % étaient âgés de plus 40 ans, et 44 % – presque la moitié – avaient déjà plus de 65 ans. Une bonne partie de ces derniers a forcément disparu depuis, comme l'indiquent les chiffres provenant du dernier recensement en 2001, selon lequel seulement 2.874 personnes – la moitié du chiffre de 1989 – ont indiqué que le jersiais était pour eux leur langue principale (113 personnes) ou, plus généralement, une langue secondaire (2.761 personnes). Comme dans le cas du recensement antérieur, il est impossible de savoir combien de ces personnes sont de véritables patoisants, combien l'ont étudié comme une langue étrangère – ou combien le parlent couramment. La majorité (plus de 65 %) avait plus de soixante ans en 2001, ce qui indiquerait qu'il s'agit surtout de ceux qui l'ont appris comme leur première langue, même si par la suite leurs connaissances de l'anglais ont dépassé celles du jersiais, employé surtout dans le cadre beaucoup plus restreint de la vie familiale et campagnarde.

fluence récente du français a été bien moindre, le caractère «normand» des parlers s'est mieux conservé. L'emploi de l'anglais a entraîné l'introduction de pas mal d'emprunts lexicaux – surtout de termes techniques – et peut-être contribué à un relâchement de l'articulation, puisque l'anglais a un système articulatoire moins tendu que le français. Le nombre de patoisants a sans doute diminué en Normandie également, mais pas dans les mêmes proportions. Les comparaisons seront donc entre des parlers «anglo-normands» encore bien normands, mais parlés par moins de gens avec chaque année qui passe[3], et d'autre part, des états parfois archaïsants des parlers normands, surtout ceux relevés dans des études qui datent parfois de la première moitié du XX^{e} siècle.

1.8. On pense que la morphologie et la syntaxe sont plus stables que la phonologie d'une langue, et cela est en général vrai de l'évolution des parlers bas-normands – du moins si l'on s'en tient aux formes déjà peut-être archaïques relevées au cours du siècle dernier par des chercheurs comme Charles Joret, Charles Guerlin de Guer, Fernand Lechanteur et René Lepelley, et même dans une œuvre récente comme l'*Essai de grammaire de la langue normande* publié en 1995 par l'Université Populaire Normande du Coutançais, qui fournit une étude très utile des parlers les plus proches du jersiais. Je commencerai avec une comparaison de la phonologie des parlers.

II. LA PHONOLOGIE: TRAITS ANCIENS

A. LES CONSONNES:

2.1. [k] et [g] latins se sont maintenus devant [a] dans les parlers des îles et dans ceux du Cotentin septentrional et central: cf. J.[4] [ka] «chat», [vak] «vache», [kmẽ] «chemin», [gɑ̃:b] «jambe», [gardẽ] «jardin», [vɛrg] «verge», etc. Le sud du Cotentin a subi le traitement «francien», et il y a eu des emprunts au francien/français un peu partout, avec en jersiais, par ex., [šɑ̃:br] «chambre à coucher», [šaudžɛð] «chaudière», [šɛrži] «charger» (< lat. pop. **carricare*), [šɑ̃dɛl] «chandelle» (la forme originale [kɑ̃dɛl] se

(3) Je ne tiens pas compte de ceux qui apprennent un peu de jersiais dans les cours facultatifs qu'on a organisés depuis deux ans, et qui ont peu de chance de produire une connaissance approfondie et durable des parlers.

(4) On a employé les abréviations suivantes: J. = Jersiais, JE = parlers jersiais de l'est de l'île, JO = parlers jersiais de l'ouest, fr. = français, lat., lat. pop., lat. vulg. = latin, latin populaire, latin vulgaire.

maintient dans le sens de «glaçon»), etc. Dans beaucoup de cas (voir ci-dessous, 4.2.), les [k] et [g] «normands» ont subi une palatalisation secondaire devant voyelle antérieure.

2.2. Un autre trait typique des parlers septentrionaux est le passage de [k] devant *e, i* latins à [š] plutôt qu'à [s] comme en français: J. [šẽ] «cinq», [šɑ̃] «cent», [rašin/rašen] «racine», etc. Les recherches de F. Lechanteur montrent que les isoglosses de cette évolution se situent plus au nord du département de la Manche que celles de la non-palatalisation de [k] et [g] latins devant [a] (LECHANTEUR 1967: 195).

2.3. La chute de [r] devant [l] et [n] dans certains mots se retrouve tant dans les parlers insulaires que continentaux, et doit donc être ancienne: voir *cône* «corne» *cônelle* «corneille», *touonner* «tourner», *mêle* «merle» ou *paller* «parler».

2.4. Le maintien du [w] germanique sous forme de [v] est un trait qu'on ne retrouve que sporadiquement dans les parlers normands actuels, mais citons J. [vaul] «canne à pêche» et Bess. [val] «gaule», J. [vitšɛ] «petite porte» (Fr. *guichet*), J. [vaupɑ:], Bayeux, Thaon *vaupas* "balle de céreales", continuant un mot transcrit en lat. médiéval comme *waspalium* ou *gaspalium* (voir *FEW* XIV **waspa*), ainsi que dans les noms de famille *Vaudin* et *Vautier* correspondant à *Gaudin* et *Gautier*. La forme du fr. *guêpe* et sans doute celle du normand *vêpre* sont généralement attribuées à un croisement entre le lat. *vespa* et un mot germanique **wespa,* mais il n'est pas exclu que le normand continue le mot latin. La forme *varou/vathou* «loup-garou» relevée par F. Le Maistre dans son *Dictionnaire Jersiais-Français* est plus probante.

2.5. Les parlers jersiais et cotentinais fournissent des exemples d'un apparent rhotacisme de l'«l mouillé» (parfois de [l]) devant consonne. Les cas les plus évidents en jersiais sont [jɛr] «yeux» (< *ŏcŭlos)*, [vjɛr] (au pluriel et en position proclitique) «vieux» (< lat. pop. **vĕclos*), [žnur]/[žnɔr]/[žnwɔr] «genoux» (< *genŭcŭlos*), et [pwɛr] «poux» (< *pĕdŭcŭlos*), ainsi que [ž/ty/i vœr] «je / tu / il veux», où il y avait un «l mouillé» en ancien français (*vueil* < **volio*), mais pas de consonne suivante, et une consonne suivante, mais pas d'«l mouillé» aux autres personnes. Les cas de [šur] «espèce de chou» et la variante [gvœr] «cheveux» sont également attestés, bien qu'il n'y ait jamais eu d'«l mouillé» dans leurs étymons.

2.6. Des cas possibles de rhotacisme se retrouvent en Basse-Normandie. Le haguais a *uers* «yeux», *genouers* «genoux», et comme formes déjà archaïques en 1886, *je veurs / il veur*). Le sairais a [uyr] «yeux», [žnur]

«genoux» et [gvœr] «cheveux», et les cartes 932 et 933 de l'*ALF* notent également pour «yeux» des formes en [r] final dans deux points sur la côte ouest du Cotentin. Finalement, l'*Essai de grammaire de la langue normande,* publié en 1996, qui semble se baser sur le coutançais, cite *genours* «genoux», ainsi que *chours* «choux» et *queveurs* «cheveux», qui, comme les exemples correspondants en jersiais, sont peut-être d'origine analogique (voir SPENCE 1998). S'agit-il vraiment d'un cas de rhotacisme de l'«l mouillé» devant consonne finale? J'ai du mal à accepter que des pluriels en [r] final aient pu se former par analogie dans des parlers aussi éloignés l'un de l'autre que le jersiais et le haguais, et atteignant en haguais et ailleurs dans la Manche uniquement des mots qui ont connu en a.fr. un stade [λ] + C ou [l] + C. On a opposé l'argument que l'«l mouillé» s'était déjà antériorisé en yod puis en deuxième élément de diphtongue dans de tels cas dès le XII^{e} siècle sur le continent, et qu'on ne voit donc pas comment un «l mouillé» aurait pu se maintenir dans les îles pour se transformer en [r][5]. Il y a pourtant d'autres exemples tant continentaux que jersiais qui restent à expliquer. S'il est clair que «l mouillé» + C est bien passé en général à [j] + C en Normandie dès le XII^{e} siècle, rien ne nous oblige à accepter qu'une évolution divergente n'ait pas pu se produire dans l'extrême ouest du Cotentin, ainsi qu'à Jersey. Il faudrait donc expliquer une extension analogique d'un [r] final exclusivement à un groupe de mots ayant contenu un groupe [λ] (parfois [l]) + C – ce qui est au moins aussi invraisemblable que le rhotacisme postulé.

2.7. Un trait qui s'est maintenu dans les parlers des îles et dans d'autres parlers normands, est l'aspiration de l'[h]. Lechanteur note que dans le nord du Cotentin, la consonne s'articule comme une gutturale [χ] (LECHANTEUR 1967: 200).

---

(5) Communication personnelle de M. Jean-Paul Chauveau, qui renvoie à la rime *jenoiz* : *voiz* BenSMaureH vv. 2431-2, et que je remercie pour ses observations au sujet de ces pluriels en [-r], sans accepter tous ses arguments. S'il n'y avait que les exemples jersiais, j'accepterais bien qu'un [r] final analogique ait pu être ajouté à ces mots (par ex. en ajoutant un [r] analogique à une forme [pwɛ] < *peoils* «poux» attestée en Basse-Normandie), puisqu'il y a en jersiais bon nombre d'exemples d'un pluriel marqué par un [r] qui manquait au singulier. Ce genre d'alternance est rare dans les parlers continentaux, dans lesquels ces pluriels en [r] sont pour ainsi dire propres aux cas cités. J'admets qu'on accepte difficilement l'explication par le rhotacisme, mais il est au moins aussi difficile de voir comment un changement analogique identique aurait pu se produire dans plus ou moins la même série de mots dans des parlers qui ne sont pas en contact direct les uns avec les autres.

2.8. Les consonnes palatales [λ] et [ɲ] ont suivi des évolutions parallèles dans les parlers jersiais et bas-normands, et il semble qu'il s'agisse d'un traitement déjà ancien: Lechanteur note que la dépalatalisation des deux consonnes en position finale est attestée dans les premiers écrits normands (LECHANTEUR 1967: 198). Typiquement, [λ] est passé à [l] en position finale: cf. J., Bess. [fil] «fille», J., Bess. [famil] «famille», J. [fjɛl] «feuille», [butɛl] «bouteille», etc. À l'intérieur du mot, par contre, la consonne s'est généralement réduite à [j] comme en français: J. [kɑ:ji] «cailler», [tšiji] «cueillir», etc. Le groupe [l] + yod s'est également réduit à [j], probablement beaucoup plus tard, en passant par un stade [λ]: cf. J. [jɛ] «lit», [jɛð] «lire», [piji] «pilier», etc. Ce traitement de [l] + yod est également attesté comme une tendance dans le français du XVI[e] siècle (Hindret signale des prononciations comme *escayé* et *souyé*). La latérale palatalisée s'est maintenue en sercquiais, et, dit-on, en J. chez certains vieux de St-Ouen, dans le nord-ouest de l'île. La nasale mouillée a suivi une évolution parallèle en se dépalatalisant en position devenue finale: cf. J. [e:pin/e:pen] «épine», [vin/ven] «vigne», mais [piɲõ] «pignon», [s baɲi] «se baigner», etc. Certains St-Ouennais maintiennent la palatalisation de la nasale devant la voyelle d'un mot suivant, par ex. dans [la liɲ e meilɛ:] «la ligne (de pêche) s'est enchevêtrée». La consonne est engagée dans des voies semblables en Normandie, et selon feu Fernand Lechanteur, la dépalatalisation de la consonne en position finale était instinctive pour lui (LECHANTEUR 1967: 198).

B. LES VOYELLES:

3.1 Un trait commun aux parlers de la Normandie et de l'ouest de la France est la non-différenciation de la diphtongue médiévale [ei] en [oi]. La diphtongue s'est réduite par la suite à [e/ɛ], mais allongée par l'absorption d'un [s] ou d'un «e muet», il y a eu une rediphtongaison à [ei] en jersiais, et plus sporadiquement dans les parlers normands: cf. J. [tɛl] «toile», [mei] «mois» (< lat. pop. **mēse*) - (mais [me] «moi» < *mē*, où il n'y a pas eu d'absorption) – [de] «doigt» (mais [dei] «doigts»). Dans le Cotentin, on trouve [ae] en sairais (LEPELLEY 1967: § 119), [ai] en haguais, et [ei] dans pas mal d'autres parlers (LECHANTEUR 1967: 204-5).

3.2. La voyelle [ɛ] du lat. pop. + yod a donné [jɛ] ou [íɛ] dans les parlers insulaires et cotentinais plutôt que [i], comme en francien, avec [jɛ] typique en jersiais et dans le sud de la Manche: J. [jɛ] «lit» (< *lĕctum*), [jɛð] «lire» ou [pjɛð] «pire» (< *peiore*). La suite [ɔ] + yod a également

donné [jɛ] en jersiais dans des mots comme [njɛ] «nuit» (< *nŏctem*), [vjɛd] «vide» (< lat. vulg. *vŏcĭtu*) et [tšeis] «cuisse» (< *cŏxa*), où la diphtongue a provoqué une palatalisation secondaire de [k] devant [j]. Ce traitement du groupe est différent de celui qu'on trouve dans les parlers du Cotentin, où il aboutit en général à [y:] (LECHANTEUR 1967: 209-11).

3.3. *ū* lat. + yod, qui a abouti à [ɥi] en francien, s'est généralement réduit > [i] dans les mêmes parlers: J. [pi:] «puits» (< *pūteum*), [si:] «suie» (< lat. vulg. **sūdia*) ou [erlið] «reluire». On trouve [y] dans J. [y:] «pas de la porte» et Bess. *u(s)* «porte» (< *ūstium*), et [ɥi] dans des mots qui ont sans doute été empruntés au français (par ex., [frɥi] «fruit» ou [dɥið] «conduire»).

3.4. La suite *ëu* de l'ancien fr., qui s'est généralement réduite à [y] en français, a donné [œ] dans les parlers normands, y compris le jersiais: voir les participes passés *beu, peu, seu* et *veu* (le p.p. d'*avoir* en jersiais est [jœ], avec agglutination d'un yod de transition). Les féminins et les pluriels jersiais ont subi un allongement, et souvent une diphtongaison de la voyelle, ainsi que l'adjectif [sœ:] «sûr» et des substantifs comme [vœ:] «vue».

3.5. Lorsqu'on constate que la voyelle [a] s'est souvent fermée en [e/ɛ] devant [r] (et [ð] < [r] intervocalique en jersiais) dans le jersiais, le coutançais et des parlers aussi éloignés que le sairais, on est tenté de conclure qu'il s'agit à nouveau d'un trait ancien. La seule autre possibilité est que leurs systèmes d'articulation se ressemblent assez pour produire plus tard la même évolution. Cf. J. [eðe], VdeS [ere], Bess. *eré* ou coutançais *érai* «aurai», qui continuent tous l'a.fr. *arai,* J. [hɛðã], Bess. *heran* «hareng», J. [eðõ:d] «hirondelle» (< a.fr. *aronde*), J., Bess., VdeS [šɛrž] «charge», J. [šɛrži], Bess. *cherjié,* VdeS [šɛržji] «charger».

3.6. La dénasalisation de certains mots comme *éfant* «enfant» ou *mouché/mouoché* «monceau» est tellement répandue dans les parlers basnormands qu'elle doit être très ancienne (dans le cas d'*éfant,* la dénasalisation a dû précéder l'ouverture de [ẽn] > [ãn] qui a produit la prononciation moderne [ɑ̃fɑ̃] < *infantem*). La nasalisation adventice de la voyelle finale d' *ichin* (J. [išẽ]) «ici» se retrouve selon M. Lechanteur dans tous les parlers du Cotentin, ce qui indiquerait également un changement ancien (LECHANTEUR 1967: 216).

3.7. Les parlers jersiais de l'est de l'île ont conservé la diphtongue [aw] provenant de la vocalisation de [l] devant consonne, maintenue également en haguais, en sairais et en coutançais, mais fort concurrencée dans

la Manche par l'[o] français et par d'autres évolutions (LECHANTEUR 1967: 202-4).

3.8. Le jersiais s'est montré plus conservateur que la grande majorité de parlers normands en maintenant une distinction entre la voyelle des mots tels que *fin* et *vin* et celle de *faim* et *vain:* selon Lechanteur, la voyelle fermée [ẽ] < [ĩnu] ne s'est conservée en Basse-Normandie que dans la région de Tinchebray et Flers (LECHANTEUR 1967: 213).

3.9. Un trait qui a disparu du français de l'Ile de France au cours du XIX^{e} siècle, mais qui a été conservé dans les parlers de plusieurs régions de la France, y compris les parlers normands, est le maintien de la différence entre voyelles brèves et voyelles longues en position finale, ce qui signifie la conservation à l'oral de beaucoup de distinctions morphologiques (par ex. entre *ami* et *amie*) qui ont disparu du français standard.

4.0 ÉVOLUTIONS PHONOLOGIQUES PLUS RÉCENTES

A. CONSONNES:

4.1. Les parlers jersiais et cotentinais connaissent tous des palatalisations de la latérale des groupes [pl], [bl], [fl], [kl] et [gl]. Le phénomène a déjà été l'objet d'une longue étude par C. Guerlin de Guer en 1899, et ses progrès ont été commentés plus récemment par Lechanteur dans son article au sujet des traits typiques du bas-normand. Selon lui, les prononciations avec «l mouillé» relevées par Edmont dans son enquête pour l'*ALF* sont devenues rares dans le Cotentin: la consonne est généralement passée à [j] par l'intermédiaire d'un stade [λ] (LECHANTEUR 1967: 196). C'est le traitement typique en jersiais, où on entend surtout des formes comme [pja] «plat», [bjɑ̃] «blanc», [fjœ] «farine» (de *fleur de farine*), [kje] «clair» ou [gjene/gjane] «glaner». La prononciation avec [λ] s'entend toujours en sercquiais, et dans des prononciations archaïsantes de certains vieux Saint-Ouennais. Les groupes secondaires n'ont pas connu la palatalisation (cf. [ple] «peler» ou [blɔš] «prune sauvage» (< a.fr. *beloce* < lat. vulg. **bŭllŭcea*), et le groupe non palatalisé s'est également conservé, par dissimilation, quand il y a un yod dans la syllabe suivante: [ubliji] «oublier» (mais [il ubji:] «il oublie»), [dubji] et [dubliji] «nappe», [pœpliji] «peuplier», etc.

4.2. Les vélaires [k] et [g] ont normalement subi des palatalisations secondaires en [tš] et [dž] en jersiais devant toutes les voyelles antérieures, y compris [y] et [œ], ainsi que les groupes anciens [tj] et [dj]] devant n'importe quelle voyelle. La même tendance a également produit

des palatalisations secondaires dans les parlers normands, avec des variations allant jusqu'au même stade de régularité en coutançais, et à des stades moins avancés ou moins réguliers ailleurs. Citons comme exemples J. [tšite] «quitter», [džɛ:r] «guerre», [tšœ] «cœur», [tšy] «cul», et pour les groupes Consonne + yod, [tšɑ̃] «chien» et [džɑ:bj] «diable». Il s'agit d'une palatalisation qui est attestée dans le français parlé du XVII[e] siècle, et a été notée par Molière dans la façon de parler de certains de ses paysans. Le traitement a été assez récent en jersiais pour avoir atteint quelques emprunts à l'anglais: [džeil] «forte tempête» (< *gale*) et [tšil] «four de potier» (< angl. *kiln*]. Le parallélisme des traitements jersiais et coutançais est remarquable.

4.3. Comme on l'a déjà mentionné (1.5.), l'[r] normand semble avoir eu une certaine faiblesse d'articulation qui explique des traitements subis dans divers parlers, allant de l'assibilation de l'[r] intervocalique à [ð] ou [z] en jersiais à son amuïssement dans certains cas en sairais et en havrais. Ces traitements sont spécifiques à leurs parlers, et sont relativement récents, en jersiais du moins, puisque le sercquiais, issu du jersiais à partir du XVI[e] siècle (voir 1.6), ne connaît pas le phénomène de l'assibilation, qui d'ailleurs n'a pas atteint le parler de certains Jersiais, notamment dans la paroisse de Trinité, dans le nord-est de l'île. Un autre produit de la faiblesse d'articulation de la consonne est l'espèce d'accommodation de l'[r] à certaines autres consonnes suivant la chute d'un «e muet», produisant des doubles consonnes [tt], [dd], [ss], [šš], [žž], [ll] et [nn] en jersiais, et des exemples semblables dans bon nombre de parlers normands comme le haguais, le bessinais, le sairais, et jusqu'au havrais (MAZE 1903: 31). Pour le jersiais, citons des exemples comme [lɛtti:] «laiterie», [brɔddi:] «broderie», [ssa] «sera», [bweizzi:] «petit bois», [kwɔšša] «couchera», [bwɔžža] «bougera», [pɑ:lla] «parlera» et [mašunni:] «maçonnerie», auxquels correspondent (par ex.) Bess. *let'tie,* havrais *pot'tie* «poterie» et *machon'nie* «maçonnerie», et VdeS. [bwolãži:] «boulangerie» et [mašunni:], etc.

B. LES VOYELLES:

5.1. Les diphtongaisons secondaires prolifèrent dans les parlers basnormands, et se sont souvent produites en jersiais dans les mêmes environnements qu'en Normandie continentale. La diphtongaison des voyelles allongées [e:] et [o:] > [ei] et [ou], qui est normale dans tous les parlers jersiais, sauf quelquefois en saint-ouennais, se reproduit de façon plus sporadique dans le Cotentin (voir les notations de l'*ALF* et de l'*Atlas linguistique et ethnographique normand*). Il est possible que le bilinguisme de tous les patoisants jersiais ait contribué à régulariser cette prononciation,

car l'anglais n'a pas de voyelles pures [e:] et [o:], mais on a l'impression qu'un certain relâchement articulatoire est typique des parlers bas-normands, et que c'est lui qui est à la base des diphtongaisons secondaires qui ont marqué l'évolution de plusieurs voyelles.

5.2. La diphtongaison secondaire des voyelles [u] et [u:] devant consonne est fréquente en jersiais et dans la partie septentrionale du Cotentin correspondant plus ou moins à la zone où [k] et [g] latins se sont conservés devant [a]. En jersiais, on trouve surtout [wɔ] et [wɔ:]; dans la Manche, selon Lechanteur, on entend plutôt des diphtongues descendantes [úò], [úa] ou [úe] (LECHANTEUR 1967: 211). Pour le jersiais, citons comme exemples [bwɔš] «bouche», [bwɔši:] «bouchée», [rwɔž] «rouge», [rwɔžœl] «rougeole», [kwɔ:r] «courir» (cf. a.fr. *courre*), [gwɔ:te] «goûter» (mais [kute] «couteau»), la voyelle allongée ayant été plus sujette à la diphtongaison, ce qui est typique de l'évolution des voyelles fermées en jersiais. La diphtongaison dans les parlers cotentinais ne s'est pas toujours produite dans les mêmes conditions, mais la tendance est la même.

5.3. La voyelle longue [œ:] a subi deux variantes de diphtongaison secondaire en JE. Dans des cas où il y a une alternance morphologique entre un singulier à voyelle brève et un pluriel, ou entre un masculin «court» et son équivalent féminin, on trouve [øy]: par ex., JE [vø] «vu» ~ [vøy] «vus/vue». Par contre, on entend la diphtongue très différente [ai] dans des mots comme JE [dai] «deux», [sai] «sûr» ou [aiðai] «heureux». Or, ce genre de diphtongaison n'est pas inconnu en Normandie: Fernand Lechanteur nous dit: «Dans le même ordre d'idées, notons l'absence dans l'*ALF* de *aœ* ou *œu* dans des mots tels que *deux* (*daœ* ou *dœu*)» (LECHANTEUR 1948: 121). En JO, la voyelle ne s'est pas fermée, et n'a donc pas subi la tendance à la diphtongaison qui atteint la plupart des voyelles longues et fermées. Signalons en passant qu'en JE, même les voyelles brèves [e], [o] et [œ] (ou plutôt [ø] en JE) tendent à se diphtonguer en position finale (voir SPENCE 2001).

5.4. Le jersiais a connu d'autres diphtongaisons secondaires qui ne semblent pas avoir eu lieu en Normandie. Citons le passage d'[e] et [y] à [jɛ] et [ɥɛ] devant [r] dans des pluriels du genre [avjɛr] «enfants» (sg. [ave]), [fjɛr] «fers (de cheval)» (sg. [fe]), [sjɛr] «soirs» (sg. [se]), ou dans [pjɛršœ:] «paresseux» (voir l'a.fr. *pereçous*), et dans le cas de [y], dans [dɥɛr] «durs» (au féminin, on trouve [dyð] au sg. et au pl., avec [ð] < [r] intervocalique) et [ɑ̃dɥɛrši] «endurcir». Il semble que la diphtongaison ait souvent été tardive, puisqu'elle n'a pas eu lieu avant la chute de la

consonne finale [r] du singulier dans les alternances sg. ~ pl. qui sont les exemples les plus nombreux de ce phénomène. Les voyelles [ɛ] et [y] à l'intérieur du mot ne sont atteintes que dans les cas cités, où l'analogie a pu jouer un rôle. Il y a donc des divergences entre l'évolution des parlers jersiais et bas-normands, mais chaque parler a ses particularités.

5.5. Le traitement des voyelles devant consonne nasale est un autre domaine où les parlers jersiais et continentaux montrent des convergences. Surtout dans les parlers de l'est de Jersey, les voyelles [i] et [y] se sont ouvertes devant nasale: on entend donc [e:pen] «épine», [fen] «fine», [rašen] «racine», [øn] «une», [pjøm] «plume», etc. Lechanteur cite des exemples comparables dans les parlers bas-normands (LECHANTEUR 1967: 216). Comme il le signale, c'est un phénomène qui s'est manifesté en français populaire dès le XVII^{e} siècle, et représente donc une tendance d'envergure plus générale. Dans des parlers comme le saint-ouennais, les voyelles ne se sont pas ouvertes, mais ont gardé une résonance nasale. L'ouverture dans les parlers de l'est est donc liée au processus de dénasalisation, représentant une dénasalisation beaucoup plus récente que celles mentionnées plus haut (3.5.).

5.6. Le jersiais et le coutançais ont connu plus ou moins les mêmes nasalisations d'[i] final ou devenu final après consonne nasale: cf. J. [tnẽ] «tenir», [vnẽ] «venir» (et leurs dérivés), [nanẽ] / [nõnẽ] «non» (c'est le fr. archaïque *nenni*), [amẽ] «ami», [ɛnmẽ] «ennemi» et [frəmẽ] «fourmi», auxquels correspondent des formes semblables en Basse-Normandie pour ces verbes (plus *dormin* «dormir»), pour *nennin,* pour *amin* en haguais et en sairais, et pour une forme *fremin* dans certains parlers(6).

5.7. Le jersiais et les parlers bas-normands ont en commun des cas d'agglutination d'un yod intercalé dans des mots comme J. [jœ̃]/[jœn] «un/une» et [ju k] «où», qui trouvent des contreparties en coutançais *yeun/yeune*(7), Bess., Manche [jœ̃] et Bess., Bray [ju] «où». Il pourrait s'agir d'une évolution ancienne, mais il est difficile de trancher.

---

(6) Voir le *FEW,* Vol. III, *formica*, p. 720, qui montre que la nasalisation de la voyelle se retrouve sporadiquement dans beaucoup de régions françaises. Il est clair que le phénomène a agi encore assez tardivement en jersiais, puisqu'on trouve des formes comme [pɛnẽ] de l'anglais *penny.*

(7) Selon l'*Essai de grammaire de la langue normande,* p. 52, l'adjectif numéral cardinal *peut* prendre cette forme, notamment après un mot qui se termine par une voyelle, donc comme un son de transition plutôt qu'un élément permanent du mot.

6.0 MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

6.1. La morphologie et la syntaxe étant parmi les aspects les plus stables d'une langue, on s'attendra à trouver des concordances assez étroites entre les formes jersiaises et bas-normandes, du moins dans la mesure où celles-ci ont résisté à la «francisation». L'*Essai de grammaire de la langue normande* fournit des détails très complets pour ce qui est essentiellement le coutançais, et l'étude du sairais de R. Lepelley et celle, plus ancienne, du bessinais par C. Joret, nous fournissent également des données détaillées et dignes de confiance. Une comparaison exhaustive de la morphologie et de la syntaxe demanderait un livre entier, et je n'examinerai que quelques aspects illustrant, d'un côté, les convergences et, de l'autre, les différences entre les parlers en question.

A. CONCORDANCES

6.2. Les ressemblances entre les systèmes de pronoms personnels sont remarquables, à part quelques petites différences phonétiques. Comparons les formes pour les pronoms personnels en jersiais et en coutançais:

Jersiais	Coutançais
(i) Pronom sujet:	
Sg. 1. [ž(ə)] 2. [ty] 3. [i(l)], fém. [u(l)][8]	1. [ž(ə)] 2. [t(y)] 3. [i(l)] fém. [o(l)]/[u(l)]
Pl. 1. [ž(ə)] 2. [u(z)] 3. masc. et fém. [i]	1. [ž(ə)] 2. [vo(z)] 3. [i(l)] fém. [o(l)]/[u(l)][9]
(ii) Pronom objet direct:	
Sg. 1. [m(ə)] 2. [t(ə)] 3. [l(ə)], fém. [l]/[la]	1. [m(ə)] 2. [t(ə)] 3. [l(ə)]. fém. [l]/[la]
Pl. 1. [nou(z)] 2. [vou(z)] 3.[lei]/[lz] (avant voyelle)	1. [nu(z)] 2. [vu(z)] 3. [le(z)]
(iii) Le pronom objet indirect:	
Sg. 1. [m(ə)] 2. [t(ə) 3. [li], fém. [li]/[ji] fém. [li]/[ji]	1. [m(ə)] 2. [t(ə)] 3. [li], fém. [λi]/[ji]
Pl. 1. [nou(z)] 2. [vou(z)] 3. [ly(z)]	1. [nu(z)] 2. [vu(z)] 3. [lœ(z)]

(8) Dans les questions, la forme est [al] (par ex., [et al] «est-elle?»).

(9) Selon l'E*ssai,* p. 63, les formes «masculines» sont également employées «en certains points du Cotentin», ce qui nous permet de penser qu'il s'agit d'un usage ancien qui a été modifié sous l'influence de la langue nationale.

(iv) Le pronom réfléchi:

Sg. [s(ə)] ~ pl. [ly(z)]	[s(ə)] ~ pl. [lœ(z)]

(v) Le pronom personnel disjoint:

1. [me] 2. [te] 3. [li], fém. [ji] [se]	1. [me] 2. [te] 3. [li], fém. [λi] [se]
pl. 1. [nu:] 2. [vu:] 3. [jœ:]	1. [nu] 2. [vu] 3. [jœ]

6.3. Le pronom démonstratif montre également des concordances:

Jersiais	Coutançais
(i) Le démonstratif simple:	
[lə sjɛ̃], fém. [la sjɛn] «celui», «celle»	*le syin,* fém. *la syine*
pl. [le sjɛ̃], fém. [le sjɛn]	*les syins,* fém. *les syines*

On entend aussi en jersiais les formes [lə šɛ], fém. [la šɛn], pl. [le šɛ:], fém. [le šɛn], qui se rapportent au démonstratif simple [šɛ] «ce», plutôt qu'à la forme de l'adjectif possessif qui en jersiais et en coutançais a assumé également une fonction de démonstratif.

(ii) Le pronom démonstratif composé:	
[šti šɛ̃] «celui-ci», fém. [šɛt šɛ̃]/JE [šyt šɛ̃]	[šti šɛ̃], fém. [šte šɛ̃]
pl. [šeis šɛ̃:] «ceux-ci, celles-ci»	[šœ šɛ̃], fém. [šte šɛ̃]
[šti la/lɔ] «celui-là», fém. [šɛt la/lɔ]/JE [šytlɔ]	[šti lo], fém. [šte lo]
pl. masc. et fém. [šeis la/lɔ]	[šœ lo], fém. štœ lo]
(iii) Démonstratifs neutres:	
[šɛnšɛ̃]/JE [šunšɛ̃] «ceci»	[šənšɛ̃]
[šna]/[šuna] «cela»	[šəna] ou [šɛnlo]

6.4. Comme on l'a vu (3.9.), le maintien d'une différence entre voyelles brèves et voyelles longues en position finale a conservé une distinction morphologique entre le singulier et le pluriel pour la plupart des mots qui se terminent par une voyelle brève (J. [pi] ~ [pi:] «pied ~ pieds», [ko] ~ [kou] «coq ~ coqs», etc.). Les mots jersiais en [-e] < lat. *-ellum* distinguent le singulier d'un pluriel en [-jou/-jau], et ce genre de distinction est également typique des parlers cotentinais (par ex., J. [bate] ~ [batšou/batšau], coutançais *baté ~ batiáos*). Dans un petit nombre de cas mentionnés au 2.5., un rhotacisme de [λ] ou [l] devant consonne a donné des pluriels en [r] (J. [jɛr], hag. *uers* «yeux», J. [žnur/žnwɔr], hag. *genouers*

«genoux», etc.). D'autres pluriels caractérisés par un [r] final absent du singulier sont nombreux en jersiais, et rares, mais existants, en bas-normand: les groupes les plus importants sont ceux qui correspondent aux mots français en *–ier ~ -iers* et *–eur ~ -eurs,* qui en jersiais ont pour le premier groupe, un sg. en [ji] (JO) ou [i] (JE) et un pl. en [jɛr] (par ex., [pomji/pumi] ~ [pomjɛr/pumjɛr] «pommier ~ pommiers»), et pour le second groupe, un sg. en [œ:] (JO) ou [ai] (JE), et un pl. en [œr] (J. [peitšœ:] ~ [[peitšœr] «pêcheur ~ pêcheurs», etc.) Ces alternances ne semblent pas avoir d'équivalents en cotentinais (cf. BRASSEUR 1980-: Carte 231 «pommiers; pommes»). Le jersiais a aussi des cas comme [fu] ~ [fur] «four ~ fours» et [se] ~ [sjɛr] «soir ~ soirs» (voir 5.4.) qui semblent avoir quelques équivalents sporadiques dans les parlers cotentinais: voir BRASSEUR l980-: Carte 580 «(un) jour; (tous les) jours». Il s'agit évidemment d'une alternance qui a ses origines dans une différence de traitement phonologique, mais il est intéressant qu'il y ait un certain parallélisme entre les parlers dans la plupart des cas en question.

6.5. Les parlers normands de Jersey et de la Normandie ont connu plus ou moins les mêmes régularisations des formes du passé simple de la 1re conjugaison et de certains autres verbes sur celles de la 4e conjugaison: on trouve donc un peu partout des formes comme *acatis* «achetai», *marchis* «marchai» ou *allis* «allai», et un emploi plus fréquent du passé simple qu'en français courant qui a été favorisé par cette simplification des formes de ce temps.

B. DIVERGENCES

6.6. On notera pourtant une divergence importante:

En JE, et généralement en JO, les désinences les plus courantes aux première et deuxième personnes pluriel de l'imparfait et du conditionnel sont [eim] et [eit] ([ž aveim] «nous avions», [uz aveit] «vous aviez», etc.) plutôt que les formes en [jõ] et [je] qui sont typiques en français et dans les parlers bas-normands. Ce phénomène semble quand même être assez ancien, puisqu'on retrouve les mêmes désinences en sercquiais, et pour la 2e personne du pluriel, également en guernesiais(10). Il y a évidemment eu une contamination des désinences par celles du passé simple, qu'on peut voir comme une régularisation comparable à celle qui a atteint ce dernier

(10) La forme de la première personne du pluriel a été remplacée par celle de l'impersonnel [nu] «on», suivi par le verbe au singulier.

temps. Une contamination comparable des formes de l'imparfait du subjonctif par celles du passé simple s'observe en JE, où les désinences de ce dernier temps (au pluriel, [i:m] et [i:t]) s'emploient au lieu de celles en [isjõ], etc. C'est un changement qui est solidaire de celui qui a atteint les formes du conditionnel. Des divergences importantes entre les parlers insulaires et continentaux sont donc assez rares.

7.0. LE VOCABULAIRE

7.1. On considère généralement le lexique d'une langue ou d'un dialecte comme la composante du système qui est la plus sujette au changement, et effectivement, on observe dans nos parlers la présence de toute une série d'emprunts à d'autres dialectes et à d'autres langues, comme, par exemple, le bon nombre de formes «franciennes» (ou françaises) avec [š] < [k] latin devant [a] (en jersiais, JO [šalœ]/[šalœr] «chaleur» (JE [kalœ]), [šɑ̃br] «chambre à coucher», [šɑ̃dɛl] «chandelle», [šɑ̃ži] «changer», [šape] «chapeau», [šaritɛ] «charité», [šas] «chasse», [šɑ:te] «château», [šɑ:ten] «châtaigne», [šouz] «chose», etc., qui dans certains cas coexistent avec des formes normandes ([kape] «linteau», [kɑ̃dɛl] «glaçon», [kaši] «chasser, conduire»). L'emprunt est souvent, on l'a noté, soit celui d'un objet qu'on achète, soit celui d'une abstraction. Le vocabulaire technologique moderne est véhiculé par la langue de prestige, ce qui veut dire qu'en jersiais, les termes techniques de l'époque moderne sont généralement tirés de l'anglais(11), et en Normandie, empruntés au français. Il est probable que le lexique du terroir s'est mieux conservé en jersiais qu'en Normandie continentale parce que l'influence du français a été moins directe que celle qui a pesé sur les parlers normands, avec l'école en français plutôt qu'en anglais, et le service militaire pour les hommes. L'isolement des îles, en tant qu'«aire latérale» a également pu jouer un rôle archaïsant.

7.2. On retrouve plus ou moins partout des mots et des locutions typiques – verbes du type *haler* «tirer», substantifs comme *fossé* «talus» ou *gâche* «gâteau», emploi d'adverbes comme *hardi* et *raide* plutôt que «très». Les îles ont été les seules à conserver des traces du latin *apis,* bien que le mot [ɛ̃] «abeille» soit très peu courant. D'autres formes archaïques ou

(11) Les membres d'une «Section de la langue jèrriaise» de la Société Jersiaise ont suivi l'exemple de certaines organisations françaises en proposant des équivalents aux anglicismes employés, par exemple dans le domaine de l'informatique. La transmission de ces néologismes aux patoisants, sans parler de leur acceptation, est loin d'être assurée.

rares sont J. [bɛl] «cour de ferme» (< germanique **budil*), [fa] «costume» (peut-être du nordique *fot* «habits»), ou [arsjõ] «chaleur excessive», attesté pourtant en haguais. Le nom de la «brouette» dans les parlers insulaires – les équivalents du fr. *civière* – se retrouve seulement dans l'extrême sud du Département de la Manche (BRASSEUR 1980-: Carte 317 «brouette»), indiquant peut-être que les formes de *brouette* trouvées ailleurs sont des emprunts. Les emprunts au nordique sont probablement plus nombreux en jersiais courant qu'ailleurs: cf. [bɛt] «amorce pour le poisson», [dal] «ouverture au-dessus de l'auge des porcs pour verser la nourriture», [e:tɑ:n] «étambot», [fal] «jabot d'un oiseau», [gradil] «groseille», [grei] «attelage», [hɑ̃] «souchet», [hɛrn] «vieux cheval usé», [hernei] «charrette à deux roues», etc., mots qu'on retrouve souvent, mais pas toujours de nos jours, dans les parlers normands. Il serait possible d'entrer dans beaucoup plus de détails, mais il suffit de constater que même dans ce domaine moins stable, les rapports de parenté entre nos parlers restent très étroits. On dira peut-être que cela n'a rien de surprenant: je ne suis pas de cet avis, vu qu'il s'agit de parlers qui ont été séparés politiquement et géographiquement depuis bien des siècles.

8.0. CONCLUSION

8.1. Les Jersiais qui prétendent que le jersiais – ou les parlers «anglo-normands» des îles – représentent une langue indépendante ferment donc les yeux sur la réalité, comme ceux – généralement les mêmes – qui pensent qu'ils vont sauver «la langue nationale» en organisant des cours facultatifs dans les écoles. Si on n'arrive pas à enseigner convenablement le français à Jersey malgré des cours obligatoires dans les écoles primaires, il est difficile de voir ce qu'on arrivera à faire avec des cours de jersiais facultatifs, peu fréquents et peu concentrés, malgré les rapports enthousiastes de leurs organisateurs. Il y aurait encore sur l'île un certain nombre de normannisants de moins de quarante ans[12], et il est donc prématuré de parler de la mort du jersiais en tant que langue maternelle, mais il est difficile de voir ces personnes isolées comme une «masse critique» qui assurera une transmission «naturelle» des parlers aux nouvelles générations. La situation en Normandie est assez différente: on suppose que

(12) Selon le recensement de 2001, 340 personnes âgées de moins de 39 ans ont été citées comme parlant le jersiais (les jeunes de moins de 18 ans n'ayant pas rempli eux-mêmes le formulaire). Il est impossible de savoir combien de ces personnes ont appris le jersiais comme langue maternelle.

beaucoup de gens ont abandonné les parlers normands, mais aussi que ceux-ci se maintiennent encore dans les campagnes, peut-être en se «francisant» davantage avec chaque nouvelle génération. Ce qui a changé, à Jersey comme en Normandie, est le sentiment que les parlers doivent céder devant la marche du «progrès». Malheureusement, il paraît qu'on a attendu trop longtemps pour sauver le jersiais comme langue maternelle.

Jersey. Nicol SPENCE

Références

Brasseur, Patrice (1980-): *Atlas linguistique et ethnographique normand,* Vols. I, II et III, Paris. (Abrév.: *ALN*).

Essai de grammaire de la langue normande (1995): publié sans nom d'auteur par l'Université Populaire Normande, cet ouvrage semble se baser sur le parler coutançais (l'*Avant-Propos* de l'ouvrage est signé «Université Populaire Normande du Coutançais»). (Abrév.: *Essai).*

Fleury, Jean F. B. (1886): *Essai sur le patois normand de la Hague,* Paris. (Abrév.: hag.).

Gilliéron, Jules et Edmont, Edmond (1902-19): *Atlas linguistique de la France,* Paris. (Abrév.: *ALF*).

Guerlin de Guer, Charles (1898): *Essai de dialectologie normande: la palatalisation des groupes initiaux* gl-, kl-, fl-, pl-, bl-, Paris.

Joret, Charles (1881): *Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un dictionnaire étymologique,* Paris. (Abrév.: Bess.).

Lechanteur, Fernand (1948): «Le Nouvel Atlas Linguistique de la France: l'enquête en Basse-Normandie», *Le Français moderne* 16, pp. 109-22.

Lechanteur, Fernand (1967): «Quelques traits essentiels des parlers de Basse-Normandie et plus particulièrement de la Manche», *Stockholm Studies in Modern Philology* 1967, pp. 185-223.

Le Maistre, Frank (1960): *Dictionnaire jersiais-français,* Jersey. (Abrév.: *DJF*).

Lepelley, René (1967): *Le parler populaire du Val de Saire (Manche),* Caen. (Abrév.: VdeS).

Lepelley, René (1976): «L'affaiblissement du *r* dans les parlers normands», *Actes du 13e Congrès international de linguistique et de philologie romanes,* Vol. II, Québec, pp. 515-20.

Maze, Camille (1903): *Étude sur le langage de la banlieue du Havre,* Paris-Rouen-Le Havre. (Abrév.: havr.)

Plees, William (1817): *An Account of the Island of Jersey,* Southampton.

Spence, Nicol C. W. (1957a): «L'assibilation de l'*r* intervocalique dans les parlers jersiais», *Revue de linguistique romane* 21, pp. 270-88.

Spence, Nicol C. W. (1957b): «Jerriais and the Dialects of the Norman Mainland», *Bulletin of the Société Jersiaise* 17, pp. 81-90.

Spence, Nicol C. W. (1988): «*R* aboutissement de latérale + consonne en jersiais», *Revue de linguistique romane* 52, pp. 365-70.

Spence, Nicol C. W. (2001): «Diphtongaisons supplémentaires dans les parlers de l'est de Jersey», *Revue de linguistique romane* 65, pp. 25-31.

Von Wartburg, Walther (1922-): *Französisches etymologisches Wörterbuch,* Bonn/Leipzig/Bâle. (Abrév.: *FEW*).